



# Christian Lapie, du jardin planétaire au Siècle Soulages

Invité à Rodez à l'occasion du Siècle Soulages, Christian Lapie partage avec le peintre bientôt centenaire l'usage d'un noir qui révèle plus qu'il n'obture. Offrant ses veines aux regards des passants, le bois noirci de ses figures sculptées se charge des affres et des lumières qu'ont vu et voient passer les lieux où il s'attache, des champs de la Marne où s'enfouit le boubier de 14-18 aux cimes ardéchoises ou canadiennes. ■ PAR TOM LAURENT

---

**Christian Lapie. Le Souffle du temps**

Jardin du Foirail / parvis musée Fenaille /  
musée Denys-Puech, Rodez  
Du 12 avril au 15 septembre 2019

**Jumièges, à ciel ouvert**

Abbaye de Jumièges.  
Du 27 avril au 31 octobre 2019

---

« En installant mes œuvres à Rodez, je ne pouvais pas échapper à la confrontation avec Pierre Soulages et d'une certaine manière à cette durée qui est le fait de son œuvre. » Rappelant que les arbres plusieurs fois centenaires dont il extrait ses figures furent le matériau des premiers temples, Christian Lapie a convoqué leur charge pour son parcours éclaté dans la ville. Au musée Fenail, la solennité d'une figure presque assise rappelle la rude frontalité anthropomorphe des pierres dressées des statues-menhirs, que l'on trouve dans les collections. À l'entrée du lieu, le tournoiement d'un chêne ouvert en deux incite à lever la tête pour prendre une autre mesure de l'environnement.

Chez Soulages, « le temps du tableau, dénué de narration, est une rencontre entre celui-ci et le regardeur », commente Benoît Decron, le conservateur des musées de Rodez, qui avait déjà invité le sculpteur lorsqu'il officiait aux Sables-d'Olonne, pour mieux signifier que « le temps de Lapie est celui d'un récit qui s'est développé en différents lieux, sur différents continents ». Dans la cité aveyronnaise, celui-ci est tissé de part en part, dehors et dedans. Si une haute figure se signale devant sa façade, le musée Denys-Puech est aussi l'écrin d'un ensemble graphique dialoguant avec des bronzes, dont la patine noire capte les vibrations lumineuses. Mais si le dessin reste le meilleur moyen d'appréhender l'espace pour Lapie, les lavis qu'il expose racontent d'autres histoires que sa sculpture. Devenir-minéral de ses figures parmi les arches de pierre de l'His-

torial Jeanne-d'Arc ou retour à la forêt dans ceux d'arbres quasi expressionnistes, l'artiste y explore plutôt les mutations de la matière. Dans le jardin du Foirail, redessiné en quelques lignes-forces par Soulages en 2012 lors de l'érection de son musée, le sculpteur s'est octroyé une certaine distance pour ses deux installations. Dans la pente du musée, *Au-dessus du vent* dresse les six mètres de sa figure unique pour saisir le fronton au ton rouille du Corten de l'architecture des catalans de RCR, mais il s'ouvre également à la ville et à sa temporalité plus quotidienne en contrebas. *Le Souffle du temps*, groupe sculpté de sept figures, fait de même entre le bâtiment contemporain du musée Soulages et la cathédrale : « Ma sculpture sert les deux points de vue, à mi-chemin d'architectures emblématiques qui ont huit siècles d'écart. »





*La Magie des rêves.*

2017, 8 figures, chêne traité, 620 x 450 x 250 cm.  
Exposition *Jumièges à ciel ouvert*, Jumièges, 2019.

## Debout près des ruines

À Jumièges, où Christian Lapie expose avec le land artiste Nils Udo et le sculpteur sonore Will Menter, son groupe se tient lui aussi un peu à l'abri des regards, derrière le vestige de l'abbaye. Si le noir de leurs silhouettes tranche avec la pâleur de la pierre de Caux, c'est surtout leur tenue debout qui semble résister au passage des siècles ayant affaissé l'édifice, reliquat d'une histoire entamée par une communauté bénédictine au VII<sup>e</sup> et poursuivie au XI<sup>e</sup> avec l'érection de l'église abbatiale. Vendu à la découpe à la Révolution, réduit à une carrière par son propriétaire – qui fit sauter le chœur de l'église Notre-Dame pour en extraire les pierres –, ce témoin du plan typique du roman normand doit sa préservation partielle à partir

de 1824 à l'action du Comité départemental des antiquités, parmi les premiers à alerter sur la valeur des ruines. Loin, comme le disent certains, de faire concurrence à l'abbatiale à ciel ouvert, les figures de quelque 6 mètres de haut de Lapie forment un jalon entre l'échelle des hommes et celle du sommet de ses tours, lanterne se dressant encore. Plantés au XIX<sup>e</sup> siècle par les paysagistes prisés des puissants Achille et Henri Duchêne – à qui l'on doit aussi le parc de Chaumont-sur-Loire, où l'artiste a installé en 2015 l'un de ses groupes les plus réussis, *La Constellation du fleuve* –, les arbres alentours y sont un autre palier. En parenté avec la vision romantique que suscite le surplomb de ses *Confluences nomades* (2006) perchées sur le sentier des Lauzes, les vestiges de l'abbaye teintent les figures noires de l'âme pittoresque que vinrent chercher à Jumièges Turner, Lamartine ou Victor Hugo.

*Prendre corps.*

2018, lavis à l'encre de Chine et fusain  
sur Dibond préparé, 150 x 200 cm.





## Redresser l'enfoui

Prodigant dans le soin d'être peu la possibilité d'exprimer le tout enfoui des lieux, Lapie a noté le motto de ses figures *in situ* avant d'en avoir trouvé la forme. De retour d'un séjour le long du fleuve Amazone pour le Sommet de la Terre de Rio'92, sa rencontre avec l'altérité des Indiens Caboclos le convainc de mettre à bas sa pratique d'alors. « Que l'on puisse s'en servir comme une boîte à écho et qu'elle interroge chacun sur tous les continents », envisage-t-il alors. Trouvant une silhouette générique en redressant un simple morceau de bois, ses installations prennent rapidement une orientation mémorielle, à Sulzburg et dans sa synagogue en 2000 ou au parc de Sceaux en 2006, en hommage aux juifs victimes de la Shoah. Dans sa Marne natale, *La Constellation de la douleur* étoile ses hautes figures dans la pente surplombant la Caverne du Dragon, le long du Chemin des Dames où s'embourbèrent armées allemandes et françaises, dont la seule offensive de 1917 laisse 400 000 hommes pour morts, dont 7 000 tirailleurs sénégalais. Pour leur rendre hommage, Lapie suggère mais ne tranche pas. À Fismes, à moins de 20 km au sud, ses 16 figures longeant le bord de la Vesles revêtent en 2018 le souvenir des soldats américains fauchés sur place et l'anonymat des victimes du conflit.

Dans d'autres cas, cet appel mémoriel n'est pas prémédité. « Certains vont voir une symbolique enfouie qui les gêne, d'autres pas : la mémoire est ce qu'on en fait », explique-t-il. Au Cameroun, près de Ngaoundéré, il intitule *Djaoulérou* les groupes de sculptures qu'il installe en 2001, en référence à l'espace au seuil des habitats destinée à accueillir les étrangers à la famille. Si les intégristes religieux détruisent un an après, lorsqu'ils prennent le contrôle de la région, c'est que ses figures font justement remonter une culture enracinée pour la plupart des habitants. Bien que l'idée de provocation soit étrangère à Christian Lapie – c'est là l'une des leçons qu'il a tirées de son séjour chez les Caboclos –, remuer la terre remue également la mémoire de ceux qui la foulent.

« Le même groupe, positionné ailleurs, capterait une autre force ; ici, c'est dans cette force qu'il s'installe, qu'il ouvre infiniment », commente l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau, devant la petite communauté dressée dans le parc de la Fondation Clément, ancienne distillerie de rhum où ses « chimères [le] renvoient à l'ombre esclavagiste ». Postulant que « la métamorphose mobilise les mémoires initiales », Chamoiseau lit surtout dans la « géographie cordiale » que tissent les figures de Lapie en Martinique, au Japon, dans la Marne ou à Rodez, un appel à les lier ensemble.

*Au-dessus du vent*. 2019, 1 figure, chêne traité, 640 x 120 x 150 cm.  
Musée Soulages, allée extérieure nord, Rodez.